

votre peine. Tels qu'ils sont, ces braves gens ont trouvé moyen de découvrir une perle, de décrocher une étoile qui est leur fille et qui est ma filleule : c'est tout ce qu'il nous importe de savoir.

Il serait difficile de se figurer dans quel misérable état d'esprit se trouvait René de Laverdie au moment où la marquise et lui arrivèrent au terme de leur voyage. Il sentait que c'était un marché qu'il allait faire, et cela lui répugnait profondément. On avait eu beau lui démontrer qu'il donnerait, en somme, plus qu'il ne recevrait : ce raisonnement seul aurait prouvé qu'il ne s'agissait pas ici d'autre chose que d'une affaire. Or le comte de Laverdie, en véritable comte du reste, avait les affaires en horreur : en faire une de son mariage semblait très dur à sa délicatesse. Comme il connaissait sa propre valeur et qu'il avait un cœur excellent, il ne pouvait douter que la future comtesse ne coulât des jours dignes d'envie ; mais il commençait à se demander si lui-même serait heureux... Ces pensées et bien d'autres encore communiquaient à son visage une expression assez triste, et la marquise lui en fit malicieusement la remarque tandis que la voiture franchissait la grille du parc de Montretout.

René s'efforça de sourire et regarda sa tante. La vue du bonheur évident qui rayonnait sur tous les traits de la vieille dame le consola en partie de ses chagrins et de ses serviles.

Quand on est entré dans le parc de Montretout par la grille qui se trouve à côté de la station du chemin de fer de Saint-Cloud, la première avenue qui se présente à gauche est une superbe allée plantée de hauts arbres. Des deux côtés, on aperçoit des habitations élégantes, très rapprochées les unes des autres. Malgré la verdure qui les enveloppe, on sent que c'est encore la ville : les grilles imposantes dont les dorures étincellent, les cours où le râteau n'a pas laissé un cailloux hors de sa place, font qu'en traversant ce beau boulevard on hésite à se croire à la campagne. La campagne ! Non, ce mot riant et doux, qui fait penser à la grande prairie trempée de rosée et au gai tapage de la basse-cour, ne convient pas à Montretout.

Les appréhensions de René se trouvèrent justifiées lorsqu'il pénétra dans le salon de madame Duriez. Il trouva la maîtresse de la maison telle que sa tante la lui avait dépeinte, c'est-à-dire remplie, dans sa conversation et ses manières, d'une affectation insupportable. Des yeux moins prévenus eussent peut-être été moins sévères ; cependant il est certain que madame Duriez cessait d'être naturelle à l'instant où son valet de chambre annonçait une personne titrée. C'était un effet malheureux que produisait la petite particule *de* ; elle rendait ridicule une personne qui, autrement, eût été fort sympathique par son esprit agréable et son affabilité sincère.

Madame Duriez fit seule d'abord les honneurs de chez elle, puis Gabrielle descendit ; René la vit entrer sans émotion.

— Je n'ai pas besoin de vous présenter mon neveu, dit la marquise à sa filleule, puisque vous avez dansé ensemble cet hiver, si je ne me trompe pas.

Le comte se garda bien d'avouer que sa mémoire était moins fidèle que celle de madame de Saint-Villiers. Il ne se rappelait pas avoir fort admiré Gabrielle au bal de la marquise. Il la regarda et ne la trouva pas jolie ; il causa avec elle et pensa qu'elle était insignifiante. Était-ce l'absence des lumières et de l'étourdissante

atmosphère du bal, était-ce la fraîche petite robe de toile remplaçant la toilette de faille et de gaze qui transforment ainsi Gabrielle ? Était-ce plutôt l'idée de ce mariage nécessaire et forcé, ou le sentiment, à grand-peine étouffé, qu'il allait tromper une enfant qui agissait sur l'esprit de René pour troubler son jugement ? Le jeune homme ne s'en demanda pas si long. Il se sentait monter peu à peu sur son piédestal intérieur, tandis que la famille Duriez descendait dans sa pensée à une distance incalculable. Il s'admira sincèrement pour la grandeur d'âme qu'il allait déployer en franchissant un tel abîme. La conversation se ressentit des dispositions où il se trouvait ; il y apporta une grâce nonchalante qui fit l'admiration de madame Duriez : elle y vit la marque suprême de l'élégance et du bon ton.

Gabrielle se sentait mal à l'aise et ne savait pas trop pourquoi. Elle cherchait en vain en face d'elle, dans ce comte de Laverdie, au sourire aimable et si légèrement dédaigneux, le jeune homme dont elle avait remarqué chez sa marraine la belle physionomie, ouverte et spirituelle, la gaieté mêlée d'une certaine profondeur et l'empressement délicat vis-à-vis d'elle-même. Elle ne le retrouvait pas. Mais qu'importe ! Une fois avait suffi, et Gabrielle, au fond du cœur, gardait une image que la réalité même ne devait ni remplacer ni détruire.

Madame Duriez voulait retenir ses visiteurs à dîner, on ne devait pas songer, en venant à la campagne, à s'en retourner aussitôt. Cependant la marquise ne consentit pas à rester.

— La campagne, dit-elle en souriant, y pensez-vous ? En vingt minutes nous sommes à Paris.

— Hélas ! oui, fit Gabrielle avec un gros soupir comique.

— Ah ! voilà, dit la marquise, un des chagrins de notre petite fille : elle n'aime pas Montretout ; elle s'y trouve en prison.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? demanda René.

— Parce qu'il faut ici s'habiller comme à Paris, recevoir comme à Paris ; quand nous sortons, c'est encore pour aller à Paris. Savez-vous ce que j'aime quand je suis à la campagne ? C'est me trouver dans un endroit où je puisse rencontrer des paysans qui me demandent : Comment est-ce, Paris ? et qui, vraiment, n'en ont pas la moindre idée.

— Voilà un rêve que vous ne devez pas avoir vu se réaliser bien souvent.

— Non, c'est vrai : une fois seulement, dans le Dauphiné. Nous y étions tout à fait par hasard et nous n'y sommes pas restés.

— Je crois bien, dit madame Duriez, c'était un vrai trou. Gabrielle en a conservé un charmant souvenir, parce qu'elle était tout enfant ; mais je suis sûre qu'aujourd'hui elle ne voudrait pas plus que moi passer huit jours dans un pays où trois personnes au plus parlent autre chose que le patois.

— Ah ! maman, s'écria la jeune fille.

— Eh bien, Gabrielle, nous irons toutes les deux, dit la marquise. Mais il faut nous dépêcher, car les toits de chaume disparaissent. C'est nous qui habiterons sous le dernier ; nous parlerons patois et mettrons des sabots.

— Je n'en demanderais pas tant, madame, répondit Gabrielle en riant, si vous vouliez seulement persuader à maman qu'une jeune fille peut sortir à cheval le matin à huit heures avec son frère dans le parc sans manquer à toutes les lois de convenance et du comme il faut !